

—
LE TRAVAIL
IMMATÉRIEL DANS
L'USINE SOCIALE:
UNE CRITIQUE
FÉMINISTE
—

—
KYLIE JARRETT
—

La compréhension que nous avons de l'exploitation dans l'économie numérique est profondément influencée par les concepts de Michael Hardt, Toni Negri et d'autres théoricien·nes d'inspiration opéraïste¹. Ces dernier·es ont développé un langage utile pour penser la nature du travail au sein de l'industrie des médias numériques: du développement de jeux vidéo et de la conception de sites web, aux activités moins valorisées et moins rémunérées de bêta-test de logiciels et d'animation de communautés en ligne. Ces outils d'analyse ont par ailleurs été essentiels à l'appréhension de l'activité des usager·es de médias numériques en tant que force de travail productrice de valeur, lorsqu'ils et elles créent gratuitement les contenus qui alimentent les sites d'entreprises de plus en plus géantes, telles que Google et Facebook, ou bien encore lorsqu'ils et elles fournissent des quantités importantes de données qui sont ensuite vendues à des annonceurs. En soulignant le rôle central de la cognition, de l'affect et de la communication dans la production de biens intangibles, le concept de travail immatériel permet de relier ces deux types d'activités numériques et de les resituer par rapport à des tendances socioéconomiques plus larges.

Parce qu'il met l'accent sur le rôle du travail immatériel dans le fonctionnement et dans

la contestation du capitalisme contemporain, l'opéraïsme est devenu la principale source d'inspiration pour penser le travail depuis les études sur les médias numériques. L'usage de ce concept tend toutefois à reposer sur des présupposés problématiques quant à la nature du travail et au rôle historique du travail immatériel au sein du capitalisme. Cet article se penche en particulier sur certains usages de la notion d'usine sociale, en tant qu'elle désigne l'extension du domaine du travail et des logiques capitalistes au-delà des murs de l'usine. L'usine sociale est souvent présentée comme le corolaire du travail immatériel: si le travail est pris dans des processus subjectifs, des affects, des désirs et des pensées, il ne peut alors que difficilement être différencié du loisir et de processus plus larges de subjectivation. Aussi, cette critique du travail immatériel dans le contexte des usages des médias numériques vise-t-elle en particulier l'extension des logiques capitalistes d'aliénation à l'œuvre dans le développement de l'usine sociale.

1. Cet article est un extrait édité et modifié de mon livre *Feminism, Labour and Digital Media: The Digital Housewife*, Londres, Routledge, 2016.

L'usage de ces notions est toutefois associé à l'idée qu'il y aurait quelque chose de fondamentalement nouveau dans l'appropriation, l'exploitation et l'aliénation du travail immatériel; autrement dit, que l'usine sociale serait un effet du post-fordisme, de la numérisation et/ou de la financiarisation du capital. Cet article retrace ce récit, avant de l'interroger à travers une critique féministe des présupposés fondateurs du concept d'usine sociale, en s'appuyant sur des exemples de travail féminisé dans l'histoire du capitalisme. Il s'attachera tout particulièrement à la façon dont la subjectivité, le corps et la sexualité des femmes ont été intégrées aux fondements mêmes des logiques socioéconomiques de l'État irlandais. Il ne s'agit pas, au travers de cette critique féministe de l'usine sociale irlandaise, de nier l'existence des processus d'incorporation capitaliste de l'inaliénable et de l'immatériel, mais plutôt de mettre en doute le postulat de leur nouveauté, et ainsi, de reformuler les termes du débat sur le *digital labour*. La conclusion esquissera à ce titre quelques unes des implications, pour l'étude du travail à l'ère du numérique, de cette prise en compte de l'historicité des processus d'incorporation du travail immatériel par le capital.

LA NOUVEAUTÉ DE L'USINE SOCIALE

Les théories du capitalisme contemporain inspirées de l'opéraïsme mettent en avant la centralité du savoir, des relations sociales et de la communication – soit la *troïka* des productions affectives immatérielles. Elles décrivent

une économie mondialisée au sein de laquelle la communication, les systèmes numériques et les innovations techniques sont devenues les moteurs de la croissance économique du monde développé, se substituant aux industries d'extraction et de manufacture ainsi qu'au travail manuel industrialisé qui leur est associé. La production de biens symboliques, notamment au sein des industries du logiciel, du marketing et de médias, joue dans le même temps un rôle économique de premier plan.

Ces théories avancent ensuite – et cela revêt une importance particulière pour cet article – que la réorganisation du travail autour de l'immatériel étend l'influence du mode d'accumulation capitaliste ainsi que de ses pratiques d'expropriation, d'exploitation et d'aliénation. Elles soutiennent que, dans le capitalisme immatériel, les processus cognitifs et affectifs, jusque-là considérés comme extérieurs, sont ré-agencés de manière à se couler dans les logiques du capitalisme industrialisé. Dans sa forme la plus élémentaire, cela se traduit par l'extension de la journée de travail lorsque, par exemple, « une idée ou une image peuvent nous apparaître non seulement au bureau mais sous la douche ou dans nos rêves »². Prenant appui sur des technologies numériques mobiles qui rendent de plus en plus difficile l'identification de la fin de journée de travail³, le capitalisme contemporain sollicite sans cesse notre force de travail et finit par envahir l'ensemble de nos journées. Ces théories soulignent également l'implication directe des activités et des biens immatériels, tels que les affect et l'attention, dans les calculs économiques du capital. Dans le capitalisme contemporain, notamment du fait de son articulation avec les médias numériques, les activités personnelles, sociales et récréatives tendent ainsi à être transformées en données, intégrées dans le calcul de la valeur d'une marque, ou prises en compte dans la cotation des actions en bourse sous la forme du « capital humain » des entreprises.

2. M. Hardt, A. Negri, *Multitude. Guerre et démocratie à l'âge de l'Empire*, trad. de N. Guilhot, Paris, La Découverte, 2004, p. 139.

3. M. Gregg, *Work's Intimacy*, Cambridge, Polity Press, 2011.

Cette imbrication de la sociabilité et des impératifs capitalistes est pensée en termes d'«usine sociale». Ce concept, attribué au penseur opéraïste Mario Tronti⁴, vient qualifier un contexte d'indistinction entre activités de loisir et travail industrialisé. Reprenant les termes de Marx, Tronti avance que le capitalisme contemporain va au-delà de la simple «subsomption formelle», par laquelle les processus de la vie et du travail contribuent au capital tout en demeurant inaltérés, pour devenir «subsomption réelle», par laquelle ces mêmes processus sont restructurés de façon à soutenir activement le mode de production capitaliste. C'est ainsi que les processus vitaux deviennent directement productifs et que l'usine sociale voit le jour. Ce concept désigne donc l'extension des effets d'expropriation et d'aliénation de l'accumulation capitaliste, dans le cadre d'un système de contrôle qui irrigue la totalité du tissu social et s'immisce aux confins de la subjectivité individuelle.

Ce brouillage des frontières entre les activités appropriées par le capital et celles qui relèvent de la «vie» est toutefois souvent présenté comme une expérience nouvelle, qui émergerait de changements relativement récents dans le mode d'accumulation. Toni Negri soutient par exemple que c'est uniquement dans le capitalisme avancé que « nous avons vu comment les processus de travail, en passant de l'usine à la société, ont enclenché une machine extrêmement complexe »⁵. Cette phrase est d'ailleurs citée par Tiziana Terranova⁶ dans son article fondateur sur le développement du travail libre et gratuit [*free labour*] à l'ère numérique. Lorsqu'elle revient quelques années plus tard sur cet article, elle fait en outre référence à « une nouvelle forme d'exploitation qui concerne les communs immatériels de la production culturelle et technique »⁷. Maurizio Lazzarato envisage quant à lui le travail immatériel et l'usine sociale comme les corollaires d'une économie postfordiste et postindustrielle et, plus encore,

du «grand bouleversement» des années 1970 qui, dans les pays développés, s'est traduit par une baisse des besoins en travail manuel du fait des processus d'automatisation et de délocalisation de la production⁸. Dans ce sillage, Franco «Bifo» Berardi décrit combien, au fil de «l'histoire du capitalisme, le corps a été discipliné et mis au travail tandis que l'âme a été mise en suspens, laissée vacante et négligée». Telle était la situation, soutient-il, jusqu'au contexte post-industriel de ces «dix dernières années du 20^e siècle», dans lequel l'âme elle-même est dorénavant mise au service du capital⁹. McKenzie Wark parle alors d'un «coup de semonce adressé aux individus éduqués du monde surdéveloppé»: «ce que nous faisons a enfin été prolétarisé». Car les propriétés qui «étaient jusque-là de l'ordre de

4. M. Tronti, *Ouvriers et capital*, Genève, Entremonde, 2016.

5. A. Negri, *The Politics of Subversion: A Manifesto for the Twenty-first Century*, trad. de J. Newell, Cambridge, Polity Press, 1989. Italiques ajoutées.

6. T. Terranova, «Free labor: producing culture for the digital economy», *Social Text*, vol. 18, n° 2, 2000, p. 33-58.

7. T. Terranova, «Free labor», in T. Scholz (dir.), *Digital Labor: The Internet as Playground and Factory*, New York, Routledge, 2013, p. 53. Italiques ajoutées.

8. M. Lazzarato, «Immaterial labor», in P. Virno et M. Hardt (dir.), *Radical Thought in Italy: A Potential Politics*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1996, p. 132-146.

9. F. Berardi, *The Soul At Work: From Alienation to Autonomy*, trad. de F. Cadel et G. Mecchia, Los Angeles, Semiotext(e), 2009, p. 115-116.

la vie privée, affective et intime sont *désormais* celles du travail et peuvent être transformées en marchandises»¹⁰.

Cette idée de la nouveauté de l'usine sociale qui s'est glissée dans les analyses du travail immatériel, laisse entendre que, jusqu'à récemment, certains espaces seraient restés superflus et, ainsi, extérieurs aux logiques d'accumulation capitaliste. Elle laisse aussi entendre que l'incorporation du travail immatériel aux mécanismes du capitalisme, ainsi que sa prise en compte par les outils de mesure du travail, serait un phénomène strictement contemporain. Ainsi, sous l'effet de récents changements technologiques et notamment de la numérisation, nous serions entrées dans une nouvelle ère, caractérisée par un mode de production original, qui exigerait une forme inédite de saturation de la vie par des logiques économiques.

DE LA REPRODUCTION SOCIALE À L'USINE SOCIALE

Cet argument ne résiste toutefois pas à un examen historique approfondi. Que Marx ait avancé que la subsomption réelle de la vie quotidienne est la téléologie du capitalisme ne signifie pas pour autant que celle-ci n'ait pas déjà été une composante de ses premières manifestations. Bien plus qu'une réalité strictement économique et une simple division du travail, le capitalisme est selon Marx « une relation historiquement variable entre une forme de

production de l'existence matérielle et un ordre social, qui inclut des formes de conscience»¹¹. Depuis ses origines, le capitalisme recouvre également des superstructures à forte charge idéologique, comme la famille, la religion, la loi ou les médias. Ces superstructures sont le lieu où les rapports sociaux qui se forment dans la base économique sont légitimés, reproduits et en viennent à prendre l'apparence de la nécessité.

Affirmer la nouveauté de l'usine sociale revient par ailleurs à oublier le rôle essentiel que jouent, au sein des économies capitalistes, les différentes arènes de reproduction sociale que sont la loi, les infrastructures de la société civile, le système éducatif ou la religion. La famille et la sphère domestique privatisée sont des espaces particulièrement déterminants dans la mesure où ce sont les pivots de la production et de la reproduction du corps et de la subjectivité travailleuse; ce sont en cela des espaces vitaux pour le capitalisme. Ces espaces ont été longuement structurés par les idéaux capitalistes et ont, en retour, suturé les individus à l'intérieur de ce cadre idéologique. Le travail domestique est l'une des meilleures illustrations de cette incorporation sur la longue durée de l'immatériel, de l'inaliénable et du subjectif dans le capital – une incorporation à la fois produite par le capital et productrice de capital.

La manière dont Silvia Federici explore dans *Caliban et la sorcière* les logiques culturelles du capitalisme émergent constitue une ressource intéressante pour expliquer cette incorporation. Federici y décrit la séparation croissante du travail engagé dans la production de biens matériels de celui associé à la reproduction de la santé, du bien-être et de la vie des individus pendant la période de l'accumulation primitive du capital. Le passage au rapport salarial a brisé l'unité de la production et de la reproduction. Émerge alors une distance conceptuelle entre, d'un côté, les activités considérées comme ayant une valeur économique et sociale

10. M. Wark, « Considerations on a hacker manifesto », in T. Scholz (dir.), *Digital Labor: The Internet as Playground and Factory*, New York, Routledge, 2013, p. 74. Italiques ajoutées.

11. J. Read, *The Micro-politics of Capital: Marx and the Prehistory of the Present*, Albany, State University of New York Press, 2003, p. 4.

Le travail domestique est l'une des meilleures illustrations de cette incorporation sur la longue durée de l'immatériel, de l'inaliénable et du subjectif dans le capital.

et, de l'autre, celles relevant de la reproduction des individus et de la famille. Cette distance conceptuelle se manifeste d'ordinaire dans la distance physique entre la maison et l'usine qui accueille cette nouvelle forme de travail dit productif. Il s'agit aussi d'un processus de différenciation genrée selon lequel «l'importance économique de la reproduction de la force de travail effectuée dans le foyer et sa fonction dans l'accumulation du capital devint invisible, mythifiée comme aspiration naturelle et qualifiée de "travail de femme".»¹²

Cette division entre production et travail reproductif – autrement dit, entre le monde du travail rémunéré et la sphère privée du travail domestique – fut bien plus qu'un simple dommage collatéral du capitalisme. À l'instar du colonialisme, la non-indemnisation du travail domestique a joué un rôle décisif dans l'accumulation du travail vivant. Le capitalisme dépend nécessairement de la production, de la reproduction et de l'entretien de corps travailleurs, en raison de leur valeur d'usage pour le capital. En d'autres termes, il dépend des services qui sont nécessaires à la production de cette marchandise particulière qu'est la force de travail; et le travail domestique est l'un de ces services indispensables, dans la mesure où il permet de compter sur des travailleuses quasi exclusivement investies dans le travail reproductif.

La plus-value générée par la reproduction de la force de travail inscrite dans le corps et la

subjectivité de chaque salarié·e est d'autant plus importante que ce travail est sous-rémunéré. La valeur d'échange de la force de travail – le prix «naturel» du travail – est fixée selon le montant nécessaire à la reproduction du travail salarié et, dans le contexte du «salaire familial», à la production de la future génération de travailleurs·euses¹³. Si les services reproductifs

12. S. Federici, *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation Primitive*, trad. de J. Guazzini, Paris, Entremonde, 2014, p. 148. Voir aussi H. Hartmann, «Capitalism, patriarchy and job segregation by sex», in Z. R. Eisenstein (dir.), *Capitalist Patriarchy and the Case for Socialist Feminism*, New York, Monthly Review Press, 1979, p. 206-247; M. Mies, «Social origins of the sexual division of labour», in M. Mies, V. Bennholdt-Thomsen et C. Von Werlhof (dir.), *Women: The Last Colony*, Londres, Zed Books, 1988, p. 67-95.

13. A. Picchio, *Social Reproduction: The Political Economy of the Labour Market*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992; L. Fortunati, *The Arcane of Reproduction: Housework, Prostitution, Labour and Capital*, trad. de H. Creek, New York, Autonomedia, 1995.

À l'instar du colonialisme, la non-indemnisation du travail domestique a joué un rôle décisif dans l'accumulation du travail vivant.

nécessaires à cela sont fournis gratuitement, plutôt qu'assurés par le marché, alors les salaires peuvent se maintenir à un niveau très bas. Lorsqu'elle est effectuée par une femme au foyer non-rémunérée, la prise en charge de la santé, de l'alimentation et de l'hygiène des salariées est réalisée en dessous de son coût réel. Le travail domestique non-rémunéré devient ainsi une source de rentabilité additionnelle en ce qu'il augmente la plus-value relative qui peut être générée par toute salariée individuelle.

Si l'intérêt économique à entretenir une division genrée du travail est évident, il faut aussi souligner que ce système produit et, en retour, repose sur des alignements sociaux, culturels, interpersonnels et subjectifs. La construction de la famille bourgeoise moderne, dans son organisation patriarcale, en est ici la clé. C'est le mécanisme par lequel l'homme travailleur – le chef de famille, qui subvient aux besoins de son épouse et de ses enfants – est libéré de la nécessité d'assumer les tâches requises pour reproduire son propre travail. Federici désigne, comme point culminant de cette réorganisation

du travail, la création au 19^e siècle de la femme au foyer à temps plein, qui accompagne le passage à un travail industriel plus intensif, plus lourd, qui requiert « un bond en avant de l'investissement qui est fait dans sa reproduction »¹⁴. Cette intensification de la division sexuelle du travail, nous dit-elle, a inexorablement lié les femmes au travail reproductif domestique qui, parce que considéré comme extérieur aux logiques d'accumulation, est demeuré non rémunéré. Cette accentuation de la dépendance économique des femmes a généré un régime de pauvreté chronique et permis l'utilisation du salaire des hommes comme outil de contrôle des activités des femmes, tout en rendant ces dernières invisibles en tant que travailleuses. Non seulement les femmes étaient privées de leurs droits, mais ces conditions socio-économiques ont, dans le même temps, amené leur travail et leurs corps à être érigés en récompense pour l'homme qui travaille et en moyen pour réduire les effets de l'aliénation et de l'exploitation à l'œuvre dans le travail de ce dernier, à des fins de pacification de la main d'œuvre. Il est important de comprendre que les femmes, les hommes et leurs relations interpersonnelles ont été reconfigurées en profondeur par ce processus économique.

L'importance économique du travail domestique est implicitement reconnue dans la large diffusion de techniques de discipline des femmes, destinées à les rendre disposées à prendre en charge le type de travail nécessaire à la production de travailleurs conformes aux besoins du capitalisme. Barbara Ehrenreich et

14. S. Federici, « On affective labor », in M. A. Peters et E. Bulut (dir.), *Cognitive Capitalism, Education and Digital Labor*, New York, Peter Lang, 2011, p. 62.

15. B. Ehrenreich, D. English, *For Her Own Good: Two Centuries of the Experts' Advice to Women*, New York, Anchor Books, 2005.

Deirdre English¹⁵ ont consigné près de deux siècles d'évolution des conseils prodigués par les sciences domestiques et la littérature de bienséance pour une meilleure gestion du foyer. Les subjectivités des femmes ont été façonnées par ces textes, tout comme, par extension, les subjectivités de ceux et celles dont elles s'occupaient. L'assimilation des valeurs de la classe moyenne, les méthodes de bonne gestion du foyer ou la promotion de comportements physiques et sexuels appropriés ont produit un type particulier de femme. Mais cela a aussi permis à cette femme de devenir «une figure répressive et disciplinaire, sur un plan idéologique et psychologique, pour tous les membres de la famille». Son rôle était de discipliner «d'une part les enfants qui demain travailleront, et d'autre part le mari qui travaille aujourd'hui.»¹⁶

Le «processus unique d'aviilissement social»¹⁷ qui a invisibilisé le travail des femmes est aussi fondamental pour l'accumulation capitaliste que le développement de travailleurs libres de vendre leur force de travail. Ce processus constitue de plus une puissante forme d'ingénierie sociale, qui produit un ensemble de rapports sociaux et de subjectivités fondamentalement marquées par les impératifs du capital. Le travail historique de Federici montre ainsi que la régulation de l'usine sociale et l'incorporation de «l'âme», pour reprendre le terme de Berardi, ont été dès le début essentiels au développement du capitalisme.

LES FEMMES DANS L'USINE SOCIALE DE L'ÉTAT LIBRE D'IRLANDE

Pour illustrer cette longue histoire d'ingénierie sociale capitaliste, j'en viens aux enjeux politiques du travail des femmes lors d'une séquence historique particulièrement importante de mon pays d'adoption, l'Irlande. Il s'agit de la période de l'État libre d'Irlande, qui court de 1922, date de l'indépendance vis-à-vis du Royaume-Uni, à 1937, date à laquelle la Constitution fondant

la République d'Irlande prit effet. Lors de cette période, plusieurs types de législations ont été débattus ou actés, chacune visant à réduire les rôles publics et politiques qui s'étaient pourtant vus renforcés pour les femmes lors de la lutte pour l'indépendance: la Loi sur les Jurys de 1927, l'interdiction du divorce de 1925, ainsi de nombreuses mesures visant à limiter le travail des femmes mariées dans la fonction publique. Primauté était donnée, dans les discours nationalistes de l'époque, à la famille hétéro-patriarcale et aux qualités domestiques des femmes. Cela aboutit dans la Constitution à l'affirmation selon laquelle «l'État reconnaît la famille comme l'élément premier naturel et fondamental de la Société» (Article 41.1.1). Le texte déclare également que «l'État reconnaît que, par sa vie à la maison, la femme apporte un soutien à l'État sans lequel le bien commun ne pourrait être établi» (Article 41.2.1).

Les législations qui se développent sous l'État libre d'Irlande ne sont toutefois pas réductibles à la seule misogynie. Elles naissent en fait au croisement de priorités étatiques, idéologiques et économiques. Durant les premières décennies, l'économie irlandaise était faible. Le pays reposait sur une économie agricole, au fondement de laquelle se trouvait l'exportation non protégée de bovins vers le Royaume-Uni, tandis que la production nationale et le socle industriel d'exportation restaient peu développés. Une politique protectionniste de subvention des agriculteurs et des éleveurs possédant de grands terrains visait à engranger des revenus suffisants pour consolider la propriété des biens immobiliers agricoles et assurer une utilisation

16. M. Dalla Costa, «Les femmes et la subversion sociale», in M. Dalla Costa, S. James, *Le Pouvoir des femmes et la subversion sociale*, Genève, Librairie Adversaire, 1973, p. 92.

17. S. Federici, *op. cit.*, 2014, p. 149.

optimale des terres. L'activité agricole traditionnelle restait toutefois en déclin, du fait de l'inversion de la demande de travail provoquée par les changements dans le paysage technologique, industriel et agricole de la fin du 19^e siècle, y compris pendant la Grande Famine. L'administration locale restait limitée alors même que diverses fonctions publiques étaient remises sous contrôle national. Le taux d'émigration se maintenait quant à lui à un niveau très élevé, limitant la croissance des marchés nationaux, tandis que l'exode rural augmentait la pauvreté urbaine¹⁸. La création d'emploi devint alors une des principales préoccupations de l'État libre d'Irlande. Il fallait remettre les hommes – et spécifiquement les hommes – au travail, en favorisant les vétérans de la Première

Guerre Mondiale, de la Guerre d'Indépendance et de la Guerre Civile. Comme le résume Mary E. Daly, cette politique économique signifiait que, dans l'État libre d'Irlande, «les hommes avaient un taux de participation plus élevé, un accès exclusif à de nombreux emplois à bas salaire et de plus grandes chances d'en venir à posséder une ferme ou toute autre affaire familiale en avançant dans l'âge. Ils monopolisaient les métiers spécialisés et le compagnonnage, comme c'était le cas dans les autres pays.»¹⁹

Si Daly précise que l'on ne peut pas parler d'un programme économique formellement organisé autour de l'exclusion des femmes du marché du travail, l'enjeu économique qui consistait à remettre les hommes au travail et les logiques culturelles qui désignaient les hommes comme principaux soutiens financiers de la famille œuvrèrent de concert avec l'interdiction du divorce pour lier économiquement les femmes à la famille patriarcale. Ceci, associé au besoin croissant d'assurer la paternité afin de garantir les successions dans la bourgeoisie rurale grandissante, ainsi qu'aux craintes relatives au coût pour la collectivité des soins apportés aux enfants illégitimes et à leurs mères²⁰, conféra une haute valeur économique au modèle familial traditionnel.

Les femmes qui prirent en charge les rôles autorisés dans l'économie domestique devaient en outre se conformer au programme culturel de l'État postcolonial, en montrant qu'elles étaient en mesure d'assurer leur rôle de «passeur culturel» de «l'irlandicité» traditionnelle. Cette identité était conçue comme différente de celle du Royaume-Uni, par la valorisation d'une morale catholique conservatrice proche des sensibilités bourgeoises victoriennes. La condition domestique des femmes était une dimension importante de ce vaste programme culturel postcolonial. Pour les représentants du gouvernement, «le rôle principal des femmes était le mariage et la maternité, et la place des femmes était à la maison, à l'écoute des besoins de leurs maris,

18. M. E. Daly, «Women in the Irish Free State 1922-39: the interaction between economics and ideology», *Journal of Women's History*, vol. 6/7, n° 4, 1995, p. 99-116; C. McCabe, *The Sins of the Father: Tracing the decisions that shaped the Irish economy*, Dublin, History Press Ireland, 2011; K. A. Kennedy, T. Giblin et D. McHugh, *The Economic Development of Ireland in the Twentieth Century*, Londres, Routledge, 1988; C. Ó. Gráda, *The Rocky Road: The Irish economy since the 1920s*, Manchester, Manchester University Press, 1997.

19. M. E. Daly, *op. cit.*, p. 109.

20. T. Inglis, «Foucault, Bourdieu and the fields of Irish sexuality», *Irish Journal of Sociology*, vol. 7, 1997, p. 5-28; M. Luddy, «Unmarried mothers in Ireland, 1880-1973», *Women's History Review*, vol. 20, n° 1, 2011, p. 109-126.

21. M. Gialanella Valiulis, «Power, gender and identity in the Irish Free State», *Journal of Women's History*, vol. 6-7, n° 4, 1995, p. 122.

dans l'éducation des enfants»²¹. Au croisement de ces logiques culturelles et économiques, les clauses constitutionnelles privilégiant le mariage hétérosexuel et les femmes au foyer prennent tout leur sens, tout comme la série de mesures limitant le rôle des femmes dans la sphère publique.

LES BLANCHISSERIES MADELEINE EN TANT QU'USINE SOCIALE

Cette réaffirmation agressive de la division genrée du travail, formalisée dans la législation, eut un impact important sur la vie professionnelle des femmes. En 1926, l'Irlande a l'un des plus faibles taux de participation des femmes à l'emploi salarié, hors cadre familial, de l'Europe occidentale²². Ce calcul comprend un nombre significatif de femmes célibataires et concerne la période qui précède la mise en œuvre des restrictions d'accès à l'emploi pour les femmes mariées. Il indique donc que, au-delà de la législation sur le travail et l'économie, il existait d'autres facteurs bloquant l'accès des femmes au travail, dont un large éventail d'infrastructures sociales et culturelles qui entretenaient et renforçaient la division genrée du travail, intégrée à l'économie de l'État libre d'Irlande. À travers ces institutions formelles et informelles, on perçoit l'indivisibilité des biens immatériels et inaliénables tels que les corps, les subjectivités et la culture, par rapport aux impératifs économiques de l'État. Elles constituent l'écrasante machinerie d'une usine sociale complexe.

Dans l'État libre d'Irlande, la division genrée du travail a été imposée par des moyens sociaux, culturels et carcéraux, lesquels visaient en particulier la sexualité des femmes et le corps maternel. Un nouveau paysage moral se dessine, dans lequel le comportement sexuel des individus devient submergé de réglementations. Una Crowley et Rob Kitchin²³ décrivent pour cette période l'articulation de mesures prohibitives – telles que la censure et l'interdiction de la contraception ou de la danse – et de stratégies

prescriptives, qui passent par les sermons religieux, les discours politiques ainsi que les nombreuses autres représentations culturelles moralisatrices clamant haut et fort l'illégitimité du désir en dehors des rapports sexuels procréatifs au sein des structures du mariage hétéro-patriarcal. L'emprise des normes de correction féminine relatives aux grossesses hors-mariage, à la sexualité en public, à la prostitution ou à toute autre pratique sexuelle non autorisée conduisit certaines de celles qui les avaient transgressé à faire la démarche d'une «incarcération volontaire» et, plus tard, entraîna des enfermements involontaires dans des institutions telles que les Foyers du Comté [*County Homes*], les Foyers de Maternité [*Mothers and Babies Home*] et, surtout, les Blanchisseries Madeleine.

Même si leur histoire est longue et si le phénomène n'est pas uniquement irlandais ou catholique, les Blanchisseries Madeleine se sont vues insufflées une nouvelle force et ont été investies d'une véritable fonction punitive lors des premières années de la République Irlandaise, endossant efficacement différents rôles de l'État en lieu et place de services sociaux adéquats. Il s'agissait à la fois de foyers résidentiels et de blanchisseries commerciales occupées par des femmes qui avaient «porté atteinte» aux normes de genre, ou qui étaient «non-productives» de par leur pauvreté, leur handicap

22. M. E. Daly, *op. cit.*

23. U. Crowley et R. Kitchin, «Producing "decent girls": governmentality and the moral geographies of sexual conduct in Ireland (1922-37)», *Gender, Place & Culture*, vol. 15, n° 4, 2008, p. 355-372; voir aussi M. Luddy, «Moral rescue and unmarried mothers in Ireland in the 1920s», *Women's Studies*, vol. 30, n° 6, 2001, p. 797-817.

ou leur illégitimité. Cette institution recueillait ainsi celles qui «représentaient un obstacle à la stabilité économique des hommes récemment convertis aux bénéfices de l'accumulation du capital.»²⁴ Les femmes étaient souvent placées dans ces asiles par leur propre famille, par une organisation religieuse ou incarcérées par l'État dans le but de subir une rééducation, incluant la réflexion morale et la formation aux travaux domestiques. Une pensionnaire en décrit la routine comme étant «lessive et prière, lessive et prière.»²⁵

La logique économique de ces incarcérations et châtements était claire. Pour avoir enfreint le règlement du «système de la famille souche»²⁶ de la bourgeoisie, qui gérait les rapports patriarcaux, les détenues devaient être remodelées

en des sujets économiques adéquats à la division genrée du travail de l'État libre d'Irlande, à même de remplir leurs devoirs de discipline. Nombreuses sont les femmes qui quittèrent les Blanchisseries pour occuper le travail domestique ou les secteurs du service ou des soins. Le lien entre la sexualité des femmes, leur identité et le capital se révèle aussi clairement à travers le caractère *non-rémunéré* du travail effectué, parfois pendant des années, dans ces blanchisseries commerciales. Ces travailleuses ne bénéficiaient en outre pas des droits adéquats puisque, en tant qu'organismes de bienfaisance, les Blanchisseries n'étaient aucunement soumises à la législation étatique en matière de salaire minimum²⁷.

La plupart des femmes qui s'échappaient de ces institutions étaient ramenées par leur famille ou par la *gardaí* (la police irlandaise), ce qui confirme une nouvelle fois combien, lorsqu'il s'agissait du contrôle du corps des femmes, le lien entre l'État et l'Église était étroit. Plus encore, cela montre l'ampleur de la diffusion des logiques économiques patriarcales dans la société, ainsi que l'internalisation de la moralité bourgeoise afférente. Les Blanchisseries Madeleine étaient partie intégrante de la communauté locale dans laquelle elles étaient implantées : «elles étaient créées pour répondre aux conditions locales et à une demande de réformes, et le succès des levées de fonds et des commandes de lessive reçues révèlent un système à la fois encouragé et approuvé.»²⁸ Que ce soit les femmes qui encourageaient et imposaient le plus ardemment ce régime de bio-pouvoir²⁹ en dit long sur la profondeur du processus de domestication de la subjectivité et de la sexualité des femmes par l'État irlandais capitaliste naissant.

La «thématique du péché»³⁰, par laquelle la sexualité a été déployée comme une forme de biopouvoir dans l'État libre d'Irlande, renvoie à «un réseau dense et *spatialisé* de disciplines, de réformes et d'autorégulation»³¹, œuvrant

24. J. M. Smith, *Ireland's Magdalen*

Laundries and the Nation's

Architecture of Containment, Notre Dame (Indiana), University of Notre Dame Press, 2007, p. 28; E. Sullivan et I. O'Donnell, *Coercive Confinement in Ireland: Patients, prisoners and penitents*, Manchester, Manchester University Press, 2012.

25. *Report of the Inter-departmental Committee to Establish the Facts of State Involvement with the Magdalen Laundries*, Dublin, Department of Justice and Equality, 2014, p. 943.

26. T. Inglis, *op. cit.*, p. 13.

27. *Report, op. cit.*

28. F. Finnegan, *Do Penance Or Perish: A study of Magdalen Asylums in Ireland*, Piltown, Co. Kilkenny, Congrave Press, 2001, p. 46.

29. U. Crowley et R. Kitchin, *op. cit.*; Finnegan, *op. cit.*

30. T. Inglis, *op. cit.*, p. 12

31. U. Crowley et R. Kitchin, *op. cit.*, p. 367.

de façon positive et punitive, afin de produire des femmes vertueuses, chastes, domestiques et «décentes». Cette remise en cause de l'autonomie corporelle des femmes s'inscrit dans une logique de délégitimation de l'indépendance économique et sociale des femmes. Cette logique s'est normalisée en devenant partie intégrante de la condition des femmes et de leur expérience quotidienne. Elle a ainsi participé de ce système économique en assurant la domestication et, par là, la reproduction d'une main d'œuvre en dessous des coûts réels.

S'il y a beaucoup à critiquer dans cette histoire, l'enjeu que je voudrais mettre ici en avant est celui de la subsomption réelle de la vie – la discipline du corps et de l'âme – au sein du capitalisme. Cette histoire montre combien certaines formes de travail immatériel, telles que le travail sur soi et la discipline des autres, sont au fondement de l'économie capitaliste irlandaise. L'imbrication des dimensions économiques, sociales, morales, culturelles, subjectives et interpersonnelles est l'œuvre d'une usine sociale qui exploite le travail immatériel, bien avant les transformations post-fordistes décrites par Lazzarato.

LES IMPLICATIONS DE LA LONGUE HISTOIRE DE L'USINE SOCIALE

La conclusion que je voudrais tirer de cette critique féministe du concept d'usine sociale et de cette histoire du travail des femmes est que l'expérience subjective, immatérielle – la vie – est depuis le début inextricablement liée au capitalisme. L'histoire du capitalisme est une histoire des luttes depuis et contre cette usine sociale. La subsomption réelle de la vie ne s'est peut-être pas toujours manifestée de manière aussi violente et n'a peut-être pas toujours été mise en œuvre avec autant de succès; néanmoins, elle a toujours été partie intégrante du mode d'accumulation capitaliste. Qu'implique ce recadrage théorique et historique pour le concept de travail immatériel et ses usages?

Si l'on accepte que l'usine sociale est la condition même du capitalisme, alors le travail immatériel, et en particulier le travail de reproduction sociale, a toujours eu une place centrale dans l'accumulation du capital. Il se peut, certes, qu'il y ait eu une intensification de l'importance accordée aux activités immatérielles dans le domaine du travail, ainsi que dans les modes de calcul qui déterminent la valeur économique pour les entreprises. Il se peut aussi qu'il y ait eu un processus de naturalisation qui diminue le besoin de recourir à la violence (symbolique) pour maintenir la discipline de ces processus économiques. Cela ne signifie toutefois pas pour autant que l'on assiste depuis à l'émergence d'un tout nouveau paradigme du travail. C'est pourquoi il est nécessaire de définir clairement *ce qui est nouveau*, si tel est le cas, dans la façon particulière avec laquelle le travail immatériel est absorbé et exploité par le capitalisme aujourd'hui. Nous devons déterminer s'il y a quelque chose de spécifique dans les formes contemporaines de travail. Si cela relève d'un changement d'intensité, du degré d'extension ou de visibilité de l'exploitation capitaliste du capital humain, alors nous devons fournir les preuves de telles mutations. La mise à l'épreuve de cette «nouveauté» doit être une priorité.

Il faut réinscrire le travail immatériel dans les rapports sociaux capitalistes tels qu'ils ont déjà été saisis par les féministes et tels qu'ils sont vécus au quotidien par les femmes et par toutes celles et tous ceux qui se logent dans «les interstices des catégories sociales normalisées»³². Cela implique de donner aux perspectives féministes, *queer* et antiracistes un rôle de premier plan dans l'étude des pratiques contemporaines de travail. Cela implique

32. C. Sandoval, *Methodology of the Oppressed*, Minneapolis, Minnesota, University of Minnesota Press, 2000, p. 45.

aussi de décentrer la question du « nouveau », en cessant de prendre pour point de référence le travail industriel manufacturé masculin et/ou blanc. Cela implique également d'ouvrir la boîte noire de ce que les approches marxistes orthodoxes considèrent classiquement à tort comme du travail improductif, à commencer par le travail domestique non rémunéré et le bénévolat, afin d'explorer les similarités et différences dans ces différentes expériences de travail. La question de la spécificité historique et culturelle du travail contemporain se doit en effet d'être clarifiée si nous souhaitons formuler une critique radicale et efficace de l'exploitation du travail immatériel.

Il faut souligner l'importance des travaux féministes qui repensent l'enjeu de la classe en y intégrant la question du travail non rémunéré. Cette approche est trop souvent négligée au sein de la pensée d'inspiration opéraïste³³, alors même qu'elle est fondamentale pour comprendre la productivité, la nécessité et la valeur du travail immatériel. Ces approches contestent l'idée reçue selon laquelle l'inaliénable se situerait quelque part à l'extérieur du capitalisme. Ceci ressort de façon particulièrement claire dans le cas du travail des femmes dans l'État libre d'Irlande, où la plupart des biens immatériels et inaliénables – l'« âme » des femmes – ont été produits et reproduits pour le bien d'un objectif économique défini par l'État.

33. P. Cuninghame, « Italian feminism, workerism, and autonomy in the 1970s: the struggle against unpaid reproductive labour and violence », *Amnis: Revue de civilisation contemporaine Europe/Amérique* [en ligne], n° 8, 2008.

34. K. Jarrett, *Feminism, Labour and Digital Media: The Digital Housewife*, Londres, Routledge, 2016.

35. L. Fortunati, *op. cit.*

Reconnaître la productivité de ces biens immatériels et du travail qui les produit invite à explorer les façons par lesquelles les passions, les affects et la subjectivité servent le capital et ce *dans leurs formes inaliénables*. Le travail immatériel ne sert pas le capitalisme que par sa marchandisation et sa monétisation, mais également dans sa façon de reproduire les logiques sociales capitalistes. Cela nous conduit à étudier de plus près les modèles de travail qui permettent la production de biens qui sont à la fois aliénables et inaliénables, travail et loisir, simultanément productifs et reproductifs. De tels modèles sont essentiels si l'on souhaite comprendre pleinement le rôle d'un travail immatériel, cognitif, communicatif ou affectif.

Envisager l'usine sociale dans son historicité, c'est reconnaître que nous disposons déjà de cadres théoriques pour étudier ses formes contemporaines. La critique féministe marxiste du travail domestique non rémunéré décrit justement des formes de travail dont les produits et les processus sont agréables, riches sur le plan affectif, socialement importants, tout en étant impliqués dans l'accumulation et la reproduction du capital. Dans mon étude sur le travail des consommatrices en ligne³⁴, je mobilise le concept de *digital housewife* [« ménagère numérique »] pour qualifier la figure qui émerge à la jonction des processus sociaux, affectifs, interpersonnels et économiques qui forgent l'expérience numérique des usager-es. J'invite à puiser dans les critiques féministes du travail domestique, en particulier dans la description par Leopoldina Fortunati d'une incorporation progressive du travail domestique au sein du capital³⁵. Son modèle étend la chaîne de valeur jusqu'aux produits du travail domestique. Elle décrit la manière dont la travailleuse domestique génère des biens immatériels qui sont consommés et transformés en potentiel de travail vivant. Fruit du travail domestique, ce travail vivant n'est converti qu'en second lieu en un temps

de travail exploité. Selon ce modèle, le travail domestique est productif et central pour l'accumulation capitaliste, non seulement parce que, dans sa phase finale, il produit de la marchandise travail, mais aussi parce que, dans les phases précédentes, il produit des biens inaliénables et socialement importants. Appliquer ce modèle aux médias numériques suggère alors qu'un « j'aime » sur un statut Facebook, s'il peut d'abord être compris comme un exemple de solidarité sociale inaliénable, n'en pourra pas moins être saisi, peu de temps après, par les logiciels de traçage des données, échangé sur le marché en tant que données d'utilisateur et, ainsi, monétisé. Un « j'aime » est tout à la fois une marchandise et un bien inaliénable. Le modèle de Fortunati rend possible l'appréhension de cette double fonctionnalité et l'analyse du type de relation d'échange que nous observons lorsque les consommateurs et travailleurs salariés « font ce qu'ils aiment » au service du capitalisme numérique.

La longue histoire de l'exploitation du travail immatériel et la complexité des expériences de travail des femmes au sein du capitalisme nous incitent à regarder de plus près les corrélations entre économie, politique, subjectivité, genre, sexualité, incarnation et race dans les pratiques du travail et à souligner la dimension culturelle de ces dernières. Cela suggère également que la subsomption réelle de la vie ne doit pas être la *conclusion* de notre recherche sur le travail immatériel, mais son point de départ. Cela nous permet de dépasser une posture critique qui consisterait à se lamenter sur notre incorporation par le capital et de mieux comprendre ce qui constitue, dans ce contexte, une résistance efficace et une action transformatrice.

Traduit de l'anglais (Irlande) par Héroïse Noisette et Florian Vörös.